

- Est-il arrivé que vous frappiez avec un autre objet ou avec une arme blanche ?

- Non, je n'ai jamais eu de couteau ou de ciseaux avec moi. Je n'ai jamais tué une fille ! C'est simple et clair ! Jamais, jamais je n'ai tué quelqu'un !

Le polygraphe continuait d'enregistrer les paramètres de la conversation. Aucune anomalie pour l'instant. Le capitaine Miller échangea un regard avec le lieutenant Smith. Elles décidèrent tacitement de continuer l'interrogatoire. Suzanne prit une autre enveloppe et sortit cette fois les photos de Lienh. Elle les disposa sans un mot devant le commandant.

- Ah oui, effectivement ! Je comprends votre acharnement. Quel fou a pu faire cela ?

- Vous n'avez pas l'air d'être impressionné !

- Depuis que j'ai rencontré un soldat de nos rangs portant un collier d'oreilles humaines, rien ne peut m'impressionner !

- La guerre et les crimes, c'est différent !

- C'est la même chose, capitaine !

Le capitaine Miller savait qu'il fallait continuer à interroger Steinbeck, surtout ne pas lui laisser un semblant d'avantage psychologique.

- Pourquoi n'êtes-vous pas plus curieux concernant ce crime que vous prétendez n'avoir pas commis ?

- A quoi cela me servirait ? Ma carrière est foutue. Votre rapport va être joint à mon dossier. Je pense plutôt aux conséquences de mes actes. Avec mes primes de guerre je voulais m'acheter une maison en Floride et créer une société de protection rapprochée !

Devant l'air surpris de Suzanne, Steinbeck continua :

- Mais je n'en ai pas encore parlé à mon épouse ! En fait, le direz-vous à mon épouse ?

- Ce n'est pas mon problème. Votre vie de couple par contre m'intéresse. Aviez-vous des relations normales avec votre épouse ?

- Je vous ai dit que je ne peux plus rien faire ! C'est dans ma tête ! Vous imaginez les plaisanteries dans les rangs de mes hommes si vous répétez cela ?

- Rien ne sera répété. A combien estimez-vous le nombre de vos agressions ?

- En deux ans, une cinquantaine, facilement...

Le lieutenant Smith et le capitaine Miller se regardèrent, éberlués. Il était urgent de stopper cet homme. Là encore, Suzanne pouvait évaluer les failles de ses services. Mais comment enquêter en l'absence de dépôts de plaintes ? Les victimes se taisaient.

- A chaque fois, avec ce cendrier ? C'est bien cela ? D'où vient ce cendrier exactement ?

- C'est un cadeau, en réalité ! Une fille vietnamienne que j'ai beaucoup aimée me l'a offert en cadeau de rupture. Elle attendait un enfant. Mon enfant. J'ai disjoncté peu à peu...

Suzanne consulta une fois de plus le dossier opérationnel de Steinbeck. Il était très bien noté par ses supérieurs. Le lieutenant Smith régla à nouveau le polygraphe et vérifia les électrodes sur le corps du commandant. Celui-ci transpirait abondamment. Sa chemise de couleur kaki était tâchée de sueur. La température de la pièce était pourtant maintenue à 22 degrés.

- J'ai besoin de comprendre votre parcours... Je lis que vous avez été en poste à la base de Tan Canh sur la route 14, près de Kontum. Vous avez donc dû rencontrer Stirner ?

- Stirner a certainement transité par la base numéro 12, une sorte de grand poste d'observation au sommet d'une montagne, que je ne commandais pas... Je n'ai donc jamais rencontré Stirner et je ne souhaite pas le rencontrer.

- On a enquêté sur Lienh. On sait maintenant que Lienh a travaillé au mess des officiers de votre base et ensuite, elle a travaillé comme lingère à la base 12. Elle serait revenue à Saigon à bord de l'hélicoptère de Stirner. Troublant, non ?

- Je ne peux la reconnaître. Elle a le masque de la mort.

- Je ne vous demande pas de la reconnaître. Si ce n'est pas vous le coupable, avez-vous une idée sur l'individu qui a commis ce crime ?

Le commandant se cabra.

- Vous voulez dire si j'ai pu connaître le salopard qui a trucidé cette gamine ?

- Exactement.

- Je n'ai aucune idée du sadique qui a commis ce crime. J'avais des soldats, pas des tueurs, sous mes ordres !

- Précisez-moi la mission que vous aviez !

Steinbeck regarda Suzanne avec un air hautain.

- Notre mission était de protéger la ville de Kontum, capitale de la province et ville la plus importante au nord des hauts plateaux. Notre job était d'assister les troupes sud-vietnamiennes. Vous ne connaissez sûrement pas cette ville ! Personne ne s'est illustré dans des exactions. Comprenez bien que nous n'avions comme mission officielle que d'observer le cessez-le-feu. Souvenez-vous, bon Dieu, qu'en janvier Phuoc Binh est tombée ! La 320 ème division nord-vietnamienne rodait dans les parages ! La 316 ème division arrivait à Ban Me Thuot pendant que la 968 ème venue du sud du Laos opérait des manœuvres de diversion entre Kontum et Pleiku. Notre mission officieuse, en tout cas, celle de mes hommes, était de conseiller les généraux sud-vietnamiens. La route 13 et la route 14 qui menaient à la troisième région militaire étaient complètement saturées à cause des réfugiés. Pour fuir devant l'armée nord-vietnamienne, il ne restait que la

route 7B, une route de bûcherons, complètement pourrie, à ne pas conseiller même à un troupeau d'éléphants saouls ! Permettez-moi de me lever et de vous montrer sur cette carte accrochée au mur !

- Non, non, ne bougez pas ! Vous êtes relié au polygraphe...

Le capitaine Miller enleva les punaises clouant la carte d'état-major plastifiée au mur et la posa sur la table. Steinbeck montra du doigt le territoire en question.

- Regardez, les unités sud-vietnamiennes avaient reçu l'ordre d'emprunter la route nationale 14 au sud de Thanh An, de se diriger vers l'est et de rejoindre la route 7B. Vous saisissez ? Pourquoi cela n'a pas fonctionné ? Parce que les civils, les dizaines de milliers de civils, bloquaient les convois militaires. Les troupes sud-vietnamiennes étaient coupées en deux après la chute de Cheo Reo. La moitié était prise au piège à l'ouest de la ville. L'autre moitié s'éparpillait le long de la route 7B jusqu'à la côte.

Le commandant reprenait son assurance d'officier. Ses explications claires, précises, son ton, dénotaient le sens de l'analyse. Il comprit tout de suite que ses propos intéressaient au plus haut point Suzanne. Il devint enthousiaste.

- Le 25 mars, le gouvernement a reconnu la chute de Hué. Chu Lai et Quang Nai furent abandonnées quasiment le même jour. Sans existence officielle, sans autorisation, qu'est-ce qu'on peut foutre ? Qu'est-ce qu'on peut foutre ? Hein ? Les laisser crever ? Qu'en pensez-vous ? Je suis allé à Danang en hélicoptère aider à évacuer certains collaborateurs vietnamiens de nos services de renseignements. Je n'ai jamais vu un tel bordel ! Deux millions de personnes à Danang qui s'entassaient comme du bétail ! Il y avait au moins 100 000 soldats ou déserteurs, des première, deuxième et troisième division ainsi que beaucoup de marines sud-vietnamiens. Tous avaient conservé leurs armes et constituaient de réelles menaces dans la panique. Les nord-vietnamiens ont bombardé avec du 105 mm, surtout pour accroître la panique et la désorganisation. Tout le monde se ruait sur les embarcations, le moindre petit bateau !

- Et qu'avez-vous décidé de faire ? demanda Suzanne soucieuse de ne pas s'écarter du sujet, en l'occurrence, Steinbeck.

Pendant ce temps, Thanh écoutait très attentivement et recoupait ses propres informations. Elle savait que le désastre menaçait mais elle avait totalement sous-évalué le risque représenté par les défections des soldats sud-vietnamiens et le calvaire enduré par les réfugiés. Les articles de Mike London n'avaient pas non plus été exhaustifs.

- J'ai appelé le quartier général de la 7^{ème} armée de l'air dès que j'ai vu ces civils mourir par grappes entières, se faire massacrer par leur propre armée ! Je leur ai dit avec les types de la CIA que le port de Tan An était pilonné, que sur les bateaux prêts à couler, surchargés, les militaires sud-vietnamiens imposaient leur loi et leur terreur ! Et qu'il fallait réagir au haut commandement de Saigon !

- Et que vous ont-ils répondu ?

- Impossible d'envoyer des hélicoptères ou des avions de World Airways ! Tout était réservé pour l'évacuation de Phnom Penh. Les khmers rouges monopolisaient nos moyens ! Et comme Schlesinger venait de dire qu'aucune crise ne secouait le sud du Vietnam, la désinformation semblait totale ! J'ai vu des dizaines de bateaux couler ! Quand j'ai vu mon hélicoptère menacé par des déserteurs en armes, j'ai donné l'ordre de partir immédiatement. J'ai ainsi réussi à évacuer quelques gars complètement ivres de fatigue. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu ! Bateaux de pêches, cargos croisant dans les parages, péniches, toutes les sirènes retentissaient ! Ils essayaient de récupérer les naufragés !

- Je comprends, commandant... Je comprends...

- J'ai eu le malheur d'être affecté à la même base que cette fille qui ensuite est partie bosser à la base 12, celle de Stirner ! C'est cela que vous me reprochez ?

- Vous n'avez eu aucune information sur la mission que Stirner devait remplir ?

- Ah, ce Stirner ! Non, je n'avais pas de relation avec les forces spéciales. Il y a un homme dont je me serais méfié, Dany Amboine, un jeune lieutenant, qui campait à l'autre bout de la base... Il était complètement autonome. Il partait, il revenait sans que je puisse lui demander le moindre compte. On ne demande pas de comptes aux forces spéciales.

Le lieutenant Smith affichait un visage sans émotion. Les mains croisées derrière le dos, elle semblait au garde-à-vous. Elle scrutait les écrans.

- Qu'est-ce qui pourrait le faire suspecter ?

- Il ramenait des filles des montagnes régulièrement et s'enfermait avec elles dans sa tente.

- Ces filles avaient-elles accès à des bureaux ? Pouvaient-elles être des agents de renseignements ?

- Assurément qu'elles pouvaient en être... On s'est fait avoir bien des fois car leurs papiers étaient souvent faux. Ma propre fiancée travaillait pour le vietcong, sinon elle serait restée avec moi. C'est le vietcong qui l'a menacée. Elle n'avait aucune raison de me quitter ! Qu'en pensez-vous, Miller ? J'ai raison, hein ? Qu'en pensez-vous ?

Steinbeck salivait de nervosité.

- Il y avait des départs en mission des forces spéciales depuis votre base ?

- Vous venez de me dire que Stirner n'est plus suspecté mais je peux vous dire certaines choses. Mais attention, je ne suis pas le témoin direct ! Je n'ai rien vu personnellement !

- Je vous écoute.

- Mon adjoint...